

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



René Lapierre, Jean Chapdelaine Gagnon, Tony Tremblay

Jocelyne Felx

Number 124, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36612ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (2006). Review of [René Lapierre, Jean Chapdelaine Gagnon, Tony Tremblay]. *Lettres québécoises*, (124), 42–43.

René Lapierre, *L'eau de Kiev*,

Montréal, Les Herbes rouges, 2006, 160 p., 15,95 \$.



la nécessité d'être quelconques. Le voyage vers l'ailleurs géographique est un voyage vers l'exil et l'*American Dream*. L'eau de l'origine à jamais perdue. Cela n'est pas sans nous rappeler la Babel biblique.

Down in the World

Le ciel touche à la terre comme une branche cassée.

Il nous a donné des recueils troublants dans lesquels il réinvente le langage poétique. Mais jamais René Lapierre n'avait écrit une œuvre poétique aussi maîtrisée que *L'eau de Kiev*. Fondée sur le morcellement du récit et sur la présence récurrente des personnages de livre en livre, l'œuvre reflète une vision de l'américanité étatsunienne plutôt que québécoise ou canadienne. Le pays de l'oncle Sam incarne une modernité où l'émancipation débridée des mœurs, un nombre plus ou moins grand d'identités culturelles, une pléthore de confessions religieuses, un appareil judiciaire vigoureux et un puritanisme étroit se côtoient. De ces chocs culturels émane, dans *L'eau de Kiev*, un face-à-face avec l'essentiel d'une rare puissance.

LE RÉEL

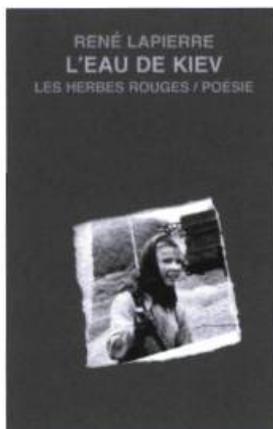
Les personnages de René Lapierre n'ont pas de port. Il leur manque une destination, un chemin vers quelque chose. Leur réalité ne semble d'ailleurs qu'un infini entrecroisement de routes rendu par le brouillage permanent des intrigues. Il arrive que des personnages se déplacent d'un pas d'ivrogne. Nous constatons alors un flottement dans la balise du temps et de l'espace. À la faveur de cet état éthylique ou semi-comateux, des bribes de passé d'avant 1968, reliées à la ville de Kiev, s'immiscent dans le présent new-yorkais du personnage prénommé Solomon. *L'eau de Kiev*, le titre du livre, suggère la présence d'un sens « ailleurs », d'un amour perdu, d'événements passés douloureux relativement à un internement et à l'exil. De toute façon, à l'image de divagations hypnotiques, il est impossible pour le lecteur de rabouter les fils cassés de cette histoire; il revient toujours bredouille. C'est d'abord le mythe de la souffrance et du masochisme issus des monothéismes qui traverse le recueil. Lapierre articule séparément l'action et la réflexion. Les méditations s'agrègent en un étrange accomplissement hymnique qui accède, à la faveur de quelques formules sacrées, à une dimension spirituelle.

NON-SENS

Les proses de Lapierre convient le lecteur à une expérience déconcertante et exigeante qui finit par le captiver. Il perd la piste des personnages par excès de chemins. Ceux-ci marchent vers rien. Il y a une non-modification inhérente à l'état changeant propre à la langue de cet écrivain. Apparemment éparses, mais foncièrement inéluctables, sont les routes. La multitude de prénoms étrangers et de lieux étatsuniens, anglais ou russes qui caractérise cette poésie crée une mosaïque qui m'apparaît comme la valeur multiple d'un sens unique: le non-sens. En effet, les personnages, quelles que soient leur importance ou leur origine, sont contraints d'exister à chaque moment en un lieu sans que ne se manifeste le déroulement d'un sens. Ils n'échappent pas à



RENÉ LAPIERRE



FAUX-SENS

Les fragments de réalisme fondés sur la mimésis directe d'une scène et de quelques variations relèvent d'un système morphologique et structurel organisé en un puzzle rythmique autour d'un conflit entre non-sens et faux-sens. La peur d'exister sans nécessité, d'agir sans caution, la honte d'aller à l'aventure dans un monde où rien n'est prévu et rien n'est joué ou n'est nécessaire, mais où tout est possible, créent des ruses et des perspectives trompeuses. Nous sommes tous des croisés guettés par le dogmatisme. La vérité était hier à Moscou, elle est aujourd'hui à New York, demain elle sera ailleurs. La morale, la religion, la philosophie, la politique imposent une folie du sens (une dévotion au sens) contre laquelle le réalisme fragmenté du poète est un antidote, ainsi que les gestes anodins sans objet

à désirer et les morts inexplicables, comme dans les *thrillers*. Croire au sens permettrait de présenter une version du réel édulcorée, adoucie, délestée de certains caractères indésirables, telle, par exemple, la gratuité du malheur.

LE BAISER À LA TERRE

L'eau de Kiev est le parcours vertigineux d'êtres seuls qui veulent franchir sereins le seuil de la terreur. L'amour, la compassion, la charité, ces maîtres mots résumant le Dieu cherché, appartiennent à la Terre où « [n]ous n'y comprenons rien » (p. 49) et cela ne m'a jamais paru plus beau que dans cette prière qui appelle la divinité intérieure:

Je l'en prie aide-moi

*Que ma prière
trébuche
qu'elle ne s'élève pas.*

*Mais touche le sol
la terre-baiser
l'unique mot
de ton amour. (p. 147)*



Jean Chapdelaine Gagnon, *Cantilène*,
Montréal, le Noroît, 2006, 130 p., 18,95 \$.

Regard sombre

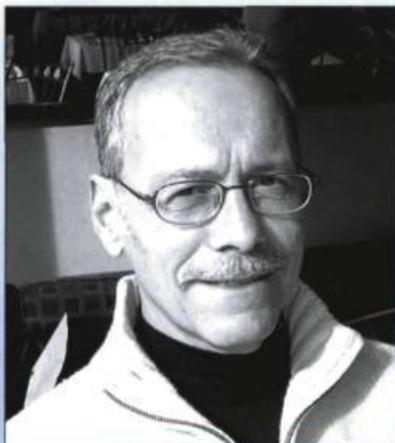
La couleur pessimiste de l'homosexualité.

« **L**e Christ est une forme d'émotion », écrivait Fernando Pessoa. *Cantilène*, de Jean Chapdelaine Gagnon, est un recueil riche en résonances et connotations implicites. Poésie et réflexion religieuse se touchent sans se gêner. Sans qu'il ne soit vraiment question de

foi, Jésus-Christ y devient la métaphore de la tolérance et de l'inclusion. Pour Pessoa, il était un des créateurs de la conscience du monde, avec Shakespeare, Milton et Dante.

THÈME CHRISTIQUE

Érudition biblique, tradition moyenâgeuse et esprit nouveau sous-tendent *Cantilène*, dernier volet d'un triptyque dont les deux premiers, *Tu* et *Vigile*, ont respectivement été publiés en 2000 et 2003. Dans la première partie, éponyme, Chapdelaine Gagnon oppose les souffrances et la tolérance du Fils à la loi du Père. Dans la dernière partie intitulée « Gymnopédies », il évoque le Père flanqué à sa droite du Fils, à l'écoute du fils (humain) « qui parfois [le] maudit », et surtout s'en veut de « ne pas résister à l'appel / Des lumières bougresses » (p. 108). À travers un halo de choses non dites, le discours exprime en plusieurs pages l'hostilité subie par les homosexuels.



JEAN CHAPDELAINE GAGNON

ÉMOTION

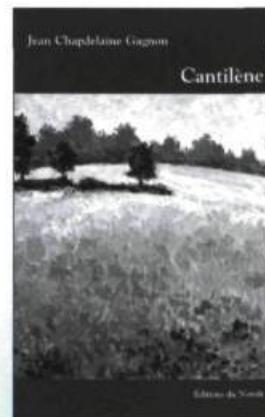
Dans cette œuvre allusive, Chapdelaine Gagnon refrène

avec bonheur les dérives de l'émotivité. L'amitié au baume apaisant est souvent soulignée par des dédicaces. L'amour, hanté par le passé catholique, ne se consomme pas dans la plénitude la plus heureuse. Périphrases, tournures compliquées et enjambements qui, ça et là, nous rebutent, font vaciller les cadres du propos. J'aime particulièrement la langue un peu sèche de ce poète. Elle atteint dans ce passage une intensité rebelle devant un Christ qui n'est qu'amour :

*Tu ne connais rien mieux que donner
Ta main ton bras ta tête
Comme le merle son bec
Au premier venu
Même qui te regarde droit dans les yeux
Avec un sans-gêne rien moins qu'obscène* (p. 39)

MODE ECCLÉSIASTIQUE

La cantilène est un hymne religieux dont la forme contrapuntique inspire la structure du recueil. Au chant donné (*cantus firmus*) de la première partie, le poète ajoute d'autres parties dont une, iconoclaste, intitulée « Contre-chant ». Sa charge en règle contre l'Église et ses « Poltrons porteurs d'anathèmes / Pour qui ne dit pas Oui Oui le Béni » (p. 54) ne s'embarrasse pas de nuances. Ce poète émotif ne cherche pas à plaire. Son livre ne manque pas d'originalité.



☆☆
Tony Tremblay, *Rock Land*,
Montréal. l'Hexagone, 2006, 96 p., 14,95 \$.

Table rase

Renouveau humaniste.

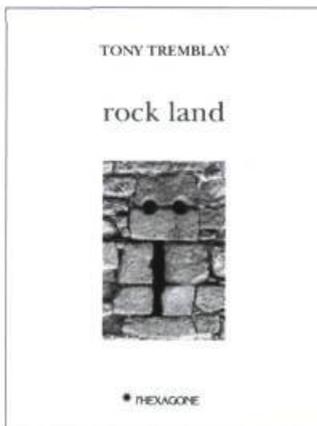
Rock Land, quel beau titre! On croit que cela sera bon. On pense même à *The Waste Land*, de T.S. Eliot. Or, rien n'est moins évident.

RECONSTRUCTEUR

La langue est pourtant alerte. L'auteur sait même y faire côté atmosphère. Malgré cela, le dernier recueil de Tony Tremblay déçoit. Le poète y multiplie d'anciens lieux communs habituellement rebattus autour du renouveau poétique. Dans le vers suivant, le clin d'œil à Nelligan me paraît racoleur : « je suis la nouvelle Norvège » (p. 25). Contre la rigidité croissante du siècle, *Rock Land* prend la forme d'un plaidoyer pour un rajeunissement poétique afin de « revoir le monde à la hausse » (p. 13) :



TONY TREMBLAY



pour conclure

*mettre un terme
aux poèmes insensés
qui se répandent sans amour
en vers anciens
mangeurs de feuilles* (p. 31)

SOUS-COURANT

Créer un texte qui devient le lieu de rencontre de la conscience et du monde, telle se veut la quête poétique de Tremblay. Un certain idéalisme mâtiné de réalité où « plus rien ne va » nourrit « le pays du centre / le poème en soi » (p. 90). Malheureusement, excepté les deux belles premières pages, la langue n'a pas toujours le sens des bouleversements annoncés. Comme on dit communément « cœur de pierre » ou « malheureux comme les pierres, dans *Rock Land*, il n'y a pas de symbole plus éclatant du culte du moi, de l'égoïsme humain ou de la souffrance que la pierre. Quelques jeunes poètes, détonateurs d'un nouveau combat, ne se contentent plus d'un public délicat et restreint. Ils cherchent à retremper la langue dans la masse à laquelle le poème doit apporter la lumière. On ne peut que se réjouir de ce sous-courant de la poésie actuelle.

MALAISE

Témoin du confort aliénant de nos sociétés, Tremblay tente de répondre à l'angoisse d'une époque. Il milite pour le dépassement du moi subjectif, et sa poésie laisse filtrer des questions pertinentes. Lui, dont l'authentique poésie, à l'inverse de la pierre, se compare à une porte ouverte dans un arbre, s'attelle à un défi difficile non encore relevé.